

PEINTURE ET SOCIÉTÉ AU TEMPS DES IMPRESSIONNISTES

6 décembre 2007

6 avril 2008

Musée
des
beaux
arts
BORDEAUX



Deloitte.

Chambre de Commerce
et d'Industrie de Bordeaux

VEOLIA
ENVIRONNEMENT

Musée des beaux-arts de Bordeaux – 20 cours d'Albret – 33000 Bordeaux – Tél : 05 57 00 20 56 – www.bordeaux.fr

BORDEAUX



Exposition réalisée par le Musée des Beaux-Arts de Bordeaux, avec la collaboration de :

Commissariat général

Olivier Le Bihan
Directeur du musée des beaux-arts de Bordeaux

Commissariat de l'exposition

Jean-Christophe Castelain
Historien de l'art, éditeur de presse

Isabelle Collet
Conservateur en chef, musée du Petit Palais, Musée des beaux-arts de la ville de Paris

Dominique Dussol
Professeur des universités
Université de Pau

Marion Lagrange
Maître de conférences
Université de Bordeaux 3

Olivier Le Bihan
Professeur des universités
Directeur du musée des beaux-arts de Bordeaux

Cécile Navarra
Docteur en histoire de l'art

Marie Weber
Historienne de l'art
Musée des douanes de Bordeaux

Coordination

Nathalie Bienvenu
Elodie Escarment

Les musées prêteurs

Prêts Français :

Amiens, musée de Picardie
Beauvais, musée départemental de l'Oise
Béziers, musée des beaux-arts
Bordeaux, musée d'Aquitaine
Bordeaux, musée national des douanes
Bordeaux, musée Goupil
Brest métropole océane, musée des beaux-arts
Cannes, musée de la Castre
Carcassonne, musée des beaux-arts
Clermont-Ferrand, musée d'art Roger Quilliot
Cognac, musée d'art et d'histoire
Dieppe, Château Musée
Dijon, musée des beaux-arts
Le Havre, musée Malraux
Lille, palais des beaux-arts
Lyon, musée des beaux-arts
Montauban, Préfecture du Tarn-et-Garonne
Nantes, musée des beaux-arts
Orléans, musée des beaux-arts
Paris, musée Carnavalet
Paris, musée d'Orsay
Paris, musée du Petit Palais, musée des beaux-arts de la ville de Paris
Pau, musée des beaux-arts
Reims, musée des beaux-arts
Rennes, musée des beaux-arts
Rochefort, musée d'art et d'histoire
Rouen, musée des beaux-arts
Saverne, musée du château des Rohan
Sète, musée municipal Paul Valéry
Tours, musée des beaux-arts
Uzès, musée Georges Borias
Valenciennes, musée des beaux-arts
Vernon, musée A. G. Poulin
Versailles, musée national des châteaux de Versailles et de Trianon
Vizille, musée de la Révolution française

Prêts internationaux :

Frankfurt, Allemagne, Städel Museum,
Venise, Italie, Ca'Pesaro Galleria internazionale d'arte moderna
Savannah, USA, Telfair Museum of art

Editions

Deux catalogues accompagnent l'exposition *Peinture et société au temps des impressionnistes*.

Ils comprennent des contributions de :

Pour l'ouvrage *Alfred Smith : Un regard sur la vie moderne*

- Dominique Dussol, professeur d'histoire de l'art contemporain à l'université de Pau et des Pays de l'Adour.
- Olivier Le Bihan, professeur des universités, directeur du Musée des beaux-arts de Bordeaux.
- Marie Weber, attachée de conservation du patrimoine, Musée national des douanes, Bordeaux.

Pour l'ouvrage *Alfred Roll : Le naturalisme en question*

- Jean-Christophe Castelain, historien de l'art, éditeur de presse.
- Isabelle Collet, conservateur en chef du Petit Palais, musée des beaux-arts de la ville de Paris.
- Dominique Dussol, professeur d'histoire de l'art contemporain à l'université de Pau et des Pays de l'Adour.
- Bruno Foucart, professeur des universités – Sorbonne, école nationale supérieure des beaux-arts.
- Marion Lagrange, maître de conférences - Université de Bordeaux 3.
- Cécile Navarra-Le Bihan, docteur en histoire de l'art.
- Amélie Simier, conservateur du Patrimoine chargé des sculptures, au Petit Palais, musée des beaux-arts de la ville de Paris.

192 pages, 120 reproductions

Format : 18 x 24 cm

ISBN :

978-2-7572-0160-2

978-2-7572-0159-6

Prix : 26 euros chacun

Editions Somogy

57, rue de la Roquette, 75011 Paris

Tél. : 01 48 05 70 10

www.somogy.net

Milieu et réception artistiques à Bordeaux à la fin du XIX^e siècle

L'éveil du milieu artistique bordelais

Vers le milieu du XIX^e siècle, le paysage artistique bordelais sortait d'une longue période de torpeur. Le musée des beaux-arts de la ville, longtemps mal logé, ne fut installé qu'en 1881 dans les deux galeries parallèles élevées dans le jardin de la mairie ; tandis que l'école municipale de dessin opérait un changement institutionnel et devenait l'école des beaux-arts. Seuls les ateliers privés de peintres paysagistes de renom ont suscité une émulation qui conduisit la nouvelle génération des artistes régionaux à se tourner, elle aussi, vers la nature. Les marchands de tableaux n'avaient pas encore pignon sur rue et la seule planche de salut qui se présentait aux jeunes artistes était le Salon. « Mais vous ne savez donc pas que le Salon, c'est la vie d'un tas de jeunes artistes qui n'ont que ce moyen d'entrer en relation avec le public, avec les amateurs, et de vendre leurs œuvres », rappelait le peintre Léon Gérôme.

La Société et le Salon des « amis des arts » de Bordeaux furent créés tardivement, en 1851. Fondée puis administrée par quelques notables, cette société artistique parvint à sortir la ville de son marasme ambiant en tentant « de favoriser à Bordeaux les progrès des arts et de propager le goût pour des expositions publiques ». La Société proposa chaque année une exposition, sur le modèle du Salon parisien, dont l'inauguration officielle était l'occasion d'une cérémonie mondaine qui rassemblait toute la bonne société bordelaise. À partir du moment où la bourgeoisie prit le contrôle des Beaux-Arts, le paysage artistique se modifia sensiblement. La mutation toucha principalement les mentalités, puisqu'en s'intégrant dans la vie sociale, l'art s'immisçait désormais parmi les préoccupations des Bordelais, entraînant une réévaluation tout à fait inédite du marché de l'art et, partant, du statut de l'artiste. L'année 1875, année de la pose de la première pierre du musée, inaugure l'une des phases les plus fastes de la vie artistique locale. Les beaux-arts n'ont jamais autant compté dans l'actualité et dans la vie sociale qu'en cette fin de siècle. Les cours privés se multiplient et on y croise les jeunes gens de la bonne société. Les journaux comme *La vie bordelaise*, *La Petite Gironde*, *Le Nouvelliste*, ou encore *Le Tout Bordeaux* ouvrent largement leurs colonnes à l'actualité artistique. Dans les vitrines, les artistes vedettes côtoient les jeunes espoirs, que les marchands de tableaux, tels que les sœurs Duchemin ou les Imberti, s'efforcent de promouvoir sur un fond de concurrence accrue. Mais, alors qu'on assistait à l'éveil d'une conscience artistique régionale, le fossé ne faisait que se creuser avec les courants esthétiques émergents de la capitale. Paradoxalement, plus les institutions devenaient performantes, plus les expositions se professionnalisaient, plus les artistes locaux s'imposaient et plus le retard provincial s'intensifiait...



2 – Edouard Debat-Ponsan (1847-1913)
La vache bien gardée
Huile sur toile, 110 x 144 x 13 cm,
Pau, musée des Beaux-Arts

La peinture du Salon comme expression du goût bourgeois

C'est parmi les rangs les plus dynamiques de la bourgeoisie que chefs d'entreprise, négociants ou hommes d'affaires devinrent des *amis des arts* patentés, affirmant leur rôle de protecteur en constituant leurs propres collections d'œuvres contemporaines. Le puissant négociant Daniel Guestier, l'administrateur de la Banque de France Arthur Bourges, le président du tribunal de la Chambre de commerce Segrestaa, le bâtonnier Henry Brochon, etc., achetaient régulièrement des tableaux au Salon bordelais. Mais dans le lot, on ne trouve pas encore un de ces collectionneurs qui, sachant sortir du conformisme, montre un talent de découvreur. Bordeaux ne s'enthousiasmait guère pour les réformes esthétiques. L'impressionnisme était au cœur de l'exaspération de la critique conservatrice qui, sur fond de rivalités

Paris-province, le considérait comme un suppôt de la capitale. On lui préféra des artistes n'abordant la peinture de plein air que d'une manière posée, ou « distinguée », c'est-à-dire, sans déroger aux règles de la tradition du paysage.

Le pleinairisme n'était pas rejeté en soi, à condition qu'il ne bouleversât pas les convenances. La peinture de plein air, telle qu'on la concevait à Bordeaux, répondait aux exigences d'une palette claire et d'un dessin réaliste, mais devait chercher moins à décrire qu'à émouvoir. Aussi furent incorporés dans cette école du plein air de nombreux peintres naturalistes qui apparurent comme les maîtres de la modernité : tous ceux qui, vers 1890, tout en restant fidèle à l'esthétique de la tradition académique, se mirent à éclaircir leur palette et à libérer leur touche, comme Édouard Debat-Ponsan, Louise Abbéma, ou Henri Gervex. Alfred-Phillipe Roll fut ainsi considéré comme un « peintre de génie » car il sut répondre aux aspirations bordelaises. Les femmes à la toilette d'Étienne Tournès, ou les paysages girondins, traités dans une facture post-impressionniste par Joseph Lépine, trouvaient une résonance, qui se traduisait par des achats publics ou privés en nombre.

Jugé par Delécluze comme « l'expression du goût bourgeois », le paysage était la peinture de Salon par excellence. C'est le lyrisme du paysage ou de la figure que l'on apprécie dans une peinture-hymne qui célèbre la nature. Comme tous ses collègues, Smith savait pertinemment que le choix d'un sujet connu, familier ou pouvant évoquer un souvenir, jouait en faveur de la vente. Aussi, les paysages urbains de Smith, les quais de Bordeaux de Maxime Lalanne, les bois de La Brède de Paul Sébilleau, les campagnes verdoyantes du Bazadais de Jean Cabrit, la côte saintongeaise de Louis Cabié, les landes tristes et désolées de Julien Calvé, les dunes ou les pinèdes du Bassin d'Arcachon d'Augustin Auguin manquaient sans doute d'exotisme, mais se présentaient presque comme des marques déposées qui ravissaient les amateurs, tout en les rassurant.

De même, le portrait trouva dans les expositions des Amis des Arts le cadre officiel qui lui convenait. Les amateurs les plus fortunés passaient commande à Bonnat ou Carolus Duran, les

autres aux portraitistes bordelais Jules Aviat, Paul Quinsac – surnommé « le peintre des élégances bordelaises » –, Paul Antin, Guillaume Alaux, plus tard François-Maurice Roganeau.

Enfin, la scène de genre, qui s'attachait à dépeindre la vie sociale et familiale bourgeoise, en mêlant les aspects domestiques et mondains, était considérée comme « la peinture du présent », parce qu'elle restituait l'existence de tous les jours, dans ses moments les plus intimes, mais aussi les plus distingués. Le public s'appropriait désormais un art dans lequel il se reconnaissait sans réserve et qui s'évadait des sujets trop pontifiants de la « grande tradition ». Mais la rigueur et la sobriété étaient à Bordeaux la marque du bon goût, aussi ne fallait-il pas s'aventurer vers des tentatives non-conformistes, risquant de malmener le beau métier qui prolongeait l'héritage du passé. Pour ces raisons, la peinture exposée au Salon durant le dernier tiers du XIX^e siècle apparaît comme l'expression d'un goût bourgeois, d'un goût « ami des arts », pourrait-on dire, et qui demeura longtemps le fidèle reflet du goût bordelais.



3 – Étienne Tournès (1855-1931)
La houppe
Huile sur toile, 81,2 x 65,3 cm,
Bordeaux, musée des Beaux-Arts

Alfred Smith (1854-1936)



14 – Alfred Smith (1854-1936)
Sous-bois,
1891
Huile sur toile, 200 x 150 cm
Bordeaux, musée des Beaux-Arts

Alfred Smith ou la carrière d'un peintre « officiel » de province

Nul ne sait ce qui a poussé ce commis d'agent de change à se tourner vers une carrière artistique. Ni comment il a rencontré les maîtres de l'école bordelaise de paysage que sont Pradelles, Chabry, Baudit et Auguin. Ces quatre personnalités majeures, qui l'ont formé à la peinture de plein air, semblent avoir marqué les premières années du peintre bordelais Alfred Smith, qui a assimilé à leur contact différentes tendances du genre du paysage du XIX^e siècle.

Alfred Smith commence à exposer à Bordeaux l'année de la troisième exposition impressionniste, en 1877. Ses débuts et sa famille l'attachent à Bordeaux : c'est dans les sous-bois des environs et sur les quais de sa ville natale qu'il peint des œuvres teintées de naturalisme qui lui ouvrent les portes du succès. Smith, dans les années 1880-1890, s'attarde sur l'étude des sous-bois, et révèlent ainsi son attachement à la nature en elle-même.

La critique de la série des « sous-bois » fut très élogieuse en son temps et Smith connaît une ascension assez rapide. L'autre motif qui a contribué au succès de Smith auprès du grand public est le paysage urbain, tels que *Le Quai de Bacalan, à Bordeaux, le soir* (1883), *Les quais de Bordeaux, le soir* (1892), ou *La Place de la Concorde* (1893). L'essentiel de l'effort du peintre s'est porté sur le dessin par une totale fidélité aux lieux représentés. L'artiste, de façon assez unanime, s'en sort avec brio et parvient à une maîtrise certaine de ce type de paysage : « la foule aime à reconnaître les lieux et les choses que l'artiste reproduit sur la toile, et un peintre aura toujours du succès auprès du gros public en traitant des sujets locaux ».

Comme de très nombreux peintres, Alfred Smith arriva dans le monde artistique parisien par des canaux provinciaux. Gravissant progressivement toutes les étapes qui lui permirent d'asseoir sa réputation, il sut mener une double activité, à Bordeaux et à Paris, et tirer profit de la situation, faisant jouer ses réseaux de relations, s'investissant dans la vie publique en se faisant de la presse une alliée, supervisant enfin ses expositions et ses ventes avec les talents d'un gestionnaire. À ce titre, il figure parmi les rares peintres bordelais qui purent prétendre avoir mené une carrière officielle en province. Peintre prolifique, produisant beaucoup et vendant bien, il

navigua avec beaucoup d'aisance parmi les sphères artistiques et institutionnelles de la III^e République. Très introduit dans le milieu des « amis des arts », Smith finit par en devenir membre du jury, de 1891 à 1901, date à laquelle il remplaça Tournès comme correspondant de la Société à Paris. Il présida également le comité départemental girondin de la Société populaire des beaux-arts, dont le siège national était à Paris : il s'agissait d'une société d'entraide aux jeunes peintres, patronnée depuis la capitale par des artistes chevronnés, membres de l'Institut, comme Bouguereau, Bonnat, Puvis de Chavannes ou Roll, lequel encouragea certainement Smith à s'investir dans cette fonction pour l'Aquitaine. La conduite de sa carrière apparaît ainsi comme exemplaire pour un peintre provincial.

Sa production fut marquée par de multiples choix artistiques témoignant d'une intense recherche esthétique. A la fin des années 1890, Smith se lance à la découverte de nouveaux sites où il développe une peinture plus claire, empruntant une touche moins léchée, plus brute, à la manière impressionniste, parmi lesquels la Côte d'Azur



18 – Alfred Smith (1854-1936)
Les quais de Bordeaux, le matin,
1896
Huile sur toile, 165,5 x 224, 5 cm
Venise, museo d'arte moderna Ca'Pesaro

(*Saint-Jean-sur-mer*, 1901), la Bretagne (*Dunes de Bretagne*, 1904), et l'Italie qu'il découvre pendant l'hiver 1896-97 : il présente désormais régulièrement au salon parisien des toiles consacrées à Pompéi, Capri et surtout Venise (*La Gondole*, 1905), et ce jusqu'à sa mort.

Juste avant la Première Guerre, il découvre un site qui transforme radicalement sa peinture : la vallée de la Creuse à Crozant, dont les couleurs le tournent vers le fauvisme. En se « posant » à Crozant, il assume une recherche esthétique personnelle et ne cesse d'adapter les avancées techniques et stylistiques du postimpressionnisme. Cependant, il développe toutes ces expériences plus de dix ans après ces avancées. À compter de 1914, les critiques sont moins bonnes et moins fréquentes : « M. Alfred Smith évolue et c'est bien dommage », pense la critique.



20 – Alfred Smith (1854-1936)
Bordeaux vu du pont, journée d'hiver,
1904
Huile sur toile, 150,5 x 221,6 cm
Savannah, Telfair museum of art

Alfred Smith, un peintre sous influence

Louis Vauxcelles affirmait que « Smith, vaillant jusqu'à la crânerie, ne s'ankylosait pas en une manière. À chaque toile, il remettait tout en jeu ». Et en effet, son œuvre connaît de telles évolutions stylistiques qu'on peut se demander dans quelle mesure Alfred Smith se rattache aux courants artistiques qui lui furent contemporains.

La tentation du naturalisme

Jusqu'au début du siècle, les toiles de Smith restent marquées par une facture classique, ainsi que par une certaine primauté du dessin qui ne parvient pas à s'effacer devant la technique picturale. C'est ainsi qu'on peut affirmer que, dans la première partie de sa carrière, Smith est plus proche du naturalisme développé par Alfred-Philippe Roll que des novateurs de sa génération. En effet, Smith se révèle comme un héritier à la fois de la conception naturaliste du paysage – pour l'importance qu'il donne au rendu d'une atmosphère, au sentiment de la nature – et du naturalisme pictural, puisqu'il s'attache dans le même temps à peindre la ville et la société de son époque. Cette dimension est évidente dans la série des « quais » : si ces toiles ont bien été réalisées sur le motif, en plein air, elles n'ont pas été exécutées sur le vif. Elles ont été retravaillées en atelier. À côté des paysages, Smith a produit des portraits. La sensibilité naturaliste de Smith porte ses choix sur des sujets et des motifs de la vie contemporaine. Ainsi, l'artiste peint les ouvriers de son temps (carriers du quai de la Grave, portefaix sur le quai de Bacalan), mais aussi les paysans (*La Glaneuse*, 1885 ; *Le fumeur de pipe*, 1893), ainsi que la bonne société (*Fin des courses à Auteuil*, 1893). Il emprunte au naturalisme la représentation de types sociaux récurrents : le ramoneur, les domestiques, la marchande, les dockers, la mère et l'enfant. Smith a voulu faire des *Quais de Bordeaux, le soir* « une synthèse de la population » de Bordeaux : on y retrouve effectivement les différentes composantes de la société bordelaise, mais aussi les signes de la modernité et de l'industrialisation de la ville, grâce à des symboles tels que les tramways, les grues ou les mâts des bateaux.



21 – Alfred Smith (1854-1936)
Devant l'océan
Huile sur toile
Collection particulière



11 – Alfred Smith (1854-1936)
Le fumeur de pipe,
 1893
 Huile sur toile, 61,5 x 73 x 8,7 cm
 Cognac, musée d'art et d'histoire



17 – Alfred Smith (1854-1936)
Les quais de Bordeaux, le soir,
 1892
 Huile sur toile, 106 x 150 cm
 Bordeaux, musée des Beaux-Arts

de la modernité à laquelle il n'a pas contribué. C'est auprès de son grand ami Alfred Philippe Roll qu'il sollicite régulièrement l'avis, voire la validation de son travail par son « maître ». La mort de ce dernier fait date pour Smith, qui se retire après la première guerre mondiale dans une manière qui rompt totalement avec ses productions précédentes, comme si, privé de guide esthétique et délivré de l'impératif du succès matériel, il passait à une peinture plus personnelle et du même coup, plus confidentielle.

La tentation de l'impressionnisme

Une technique et un certain état d'esprit rapprochent Smith des impressionnistes. Son attirance pour les expériences impressionnistes est manifeste dans sa découverte des ciels vénitiens, notamment concernant le travail de la touche et de la décomposition de la lumière. Il éclaircit sa palette et produit des œuvres plus lumineuses, telles *Une rue de Chioggia* ou sa *Meule* (1905), qui est bien sûr à rapprocher de la célèbre série de Monet : la composition, le choix de couleurs vibrantes et vives, la touche très apparente, tout rappelle les *Meules, fin de l'été, effet du soir* du maître impressionniste. Il possède aussi une attitude spécifique dans l'acte de peindre, ainsi qu'un rapport particulier à la Nature : la peinture de paysage ne s'entend jamais pour Smith autrement que comme une peinture de plein air. On sait en effet que Smith, pour *Les Quais de Bordeaux, le soir*, a énormément travaillé en extérieur. Smith a eu ce soupçon que la variation des effets climatiques et temporels doit être prise en compte dans la peinture de paysage. Cette variation fut exploitée par Monet dans ses différentes séries. Mais si cet artiste a réellement manifesté une attirance prononcée pour ce courant pictural, indiquant qu'il aurait pu se laisser tenter par lui, Smith a pourtant « raté le coche de l'impressionnisme » : il semble se contenter d'essayer telle ou telle recette, mais après un certain délai. Sa *Meule* a près de quinze ans de décalage avec celles de Monet, et c'est au moment où les Fauves font scandale au Salon d'Automne avec leurs grands aplats de couleurs pures, qu'il rend enfin sa touche un peu plus apparente. Non, en vérité, Smith n'est pas impressionniste : il fait de l'impressionnisme, c'est pourquoi on est en droit de le rattacher à ce courant, mais pour une partie seulement de sa production, et toutes proportions gardées.

Entre facture naturaliste et démarche impressionniste, la peinture d'Alfred Smith reste inclassable : il est en dehors des mouvements mais indéniablement influencé par les courants artistiques de son époque. Pourtant, ces influences n'ont d'effets sur sa pratique artistique qu'avec plusieurs années de décalage : Smith n'est pas un novateur, c'est un expérimentateur



12 – Alfred Smith (1854-1936)
La meule,
 1905
 Huile sur toile, 26,9 x 35,1 cm
 Bordeaux, musée des Beaux-Arts

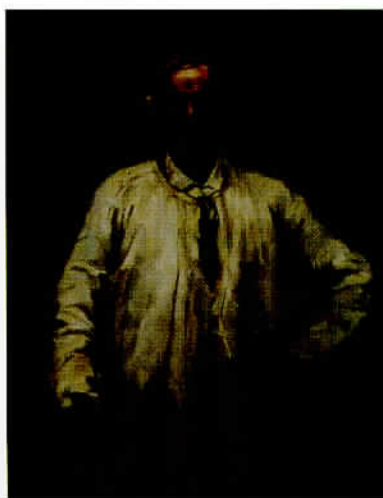
Alfred Roll (1846 – 1919)

Les rapides débuts d'un artiste moderne

Si la carrière d'Alfred-Philippe Roll fut construite et brillante, elle n'en débuta pas moins sous des auspices contraires. Son père, qui se trouvait à la tête d'une florissante maison d'ameublement du faubourg Saint-Antoine à Paris, pensait associer son fils à ses affaires en le destinant à une carrière de dessinateur ornementaliste. C'est dans cette intention qu'à seize ans, il fit entrer son fils dans l'atelier de Liénard, un ornementaliste célèbre, pour apprendre le dessin au point de vue industriel et décoratif. Mais, à vingt ans, Roll annonce à son père qu'il veut être peintre et qu'il ne reprendra pas la fabrique. Roll traverse alors successivement les ateliers d'Harpignies, de Gérôme et de Bonnat. Malgré l'absence de formation traditionnelle, ses premiers envois au Salon, qui se consacraient au



6 – Alfred Philippe Roll (1846-1919)
Manda Laméttrie,
1887
Huile sur toile, 261 x 207,5 cm
Paris, musée d'Orsay



7 – Alfred Philippe Roll (1846-1919)
Le vieux carrier
1878, Huile sur toile, 114 x 90 cm
Bordeaux, musée des Beaux-Arts

grand genre, ont été acceptés. Au début des années 1870, Roll s'est efforcé de se fondre dans le moule académique en produisant des tableaux d'histoire. En 1873, il envoie *Bacchante* et la critique conservatrice voit en lui un peintre en devenir en dépit de son faible dessin. En 1875, il envoie *Halte là* ; en 1876, *La Chasserresse*, peinture vaguement mythologique. Roll donne au jury du Salon ce qu'il attend, et avec l'énergie de ceux qui veulent faire oublier qu'ils ne sortent pas du moule, il peint des scènes de bataille, des nus mythologiques et des drames littéraires. Cette veine lui réussit : l'Etat achète ses toiles et il reçoit une médaille. Mais il peint sans conviction. Il n'oublie pas son milieu d'origine, l'atelier de son père, le contact avec les ouvriers, la réalité du quotidien.

En 1877, un événement important vient changer sa situation économique : son père décède et il hérite d'un important patrimoine. Roll n'est plus, désormais, contraint de produire une œuvre formatée pour le Salon. Il expose *L'inondation dans la banlieue de Toulouse en juin 1875* au Salon de 1877, l'illustration réaliste d'un drame contemporain. Le pari est réussi : l'œuvre est acquise par l'Etat et Roll reçoit une nouvelle médaille. Après 1877, ses succès au Salon et son indépendance financière lui permettent de tourner le dos franchement à la tradition qu'il ne cesse de stigmatiser. Faisant fi des conventions du grand genre, il va dorénavant chercher ses sujets dans la réalité quotidienne. Il sort de son atelier pour aller chercher la lumière naturelle. Sa touche se libère, devient plus visible, la couleur prend le pas sur le dessin. En 1885, aux yeux du critique Joris Karl Huysmans, il incarne la modernité : « M. Roll faisait partie de ce trio qui représentait, aux yeux des bourgeois, l'art moderne, le trio Bastien-Lepage, Gervex et Roll, l'École normale de la peinture entrée dans le journalisme de l'art [...] ». Son naturalisme s'exprime alors pleinement entre 1879 et 1893. C'est l'époque des portraits plébéiens et des grandes compositions engagées que sont *La grève des mineurs*, *Manda Laméttrie ou Roubey, cimentier*.

Un artiste en marge du système traditionnel

Roll n'a pas suivi un parcours académique et n'appartient pas au cénacle des artistes mondains : il a fait partie de ceux qui ont œuvré pour que Manet ait enfin sa deuxième médaille au Salon de 1881, afin qu'il soit libéré de la tutelle du jury. Dès 1881, il entre au jury du Salon et y restera jusqu'à la sécession de la Société nationale des beaux-arts. Une sécession dont il est l'un des protagonistes. Il fait partie, en 1889, du groupe mené par Ernest Meissonier qui refuse le règlement sur les médailles du Salon « officiel ». Une querelle en apparence technique mais qui symbolise le débat entre un salon sélectif et académique, et un salon ouvert aux jeunes artistes et aux créations nouvelles. Très rapidement les sécessionnistes, avec l'appui amical de l'Etat, organisent un deuxième salon qui ouvre en 1890 en concurrence avec le Salon des Artistes français. Il y occupe plusieurs fonctions avant de succéder à la présidence de Carolus-Duran en 1905.

Le peintre officiel de la Troisième République ?

Le début de la carrière artistique de Roll est brillante et fulgurante : il obtient la reconnaissance de la critique, le soutien de ses pairs, les décorations et l'Etat achète et commande ses œuvres. « Roll devint, sans l'avoir cherché, quelque chose comme le peintre officiel de la Troisième République [...] ». Le coup d'éclat de la *Grève des mineurs* avait convaincu le pouvoir qu'il tenait là un artiste affranchi des traditions et de l'Académie mais suffisamment reconnu par ses pairs pour ne pas être subversif. Un artiste capable d'exprimer les aspirations du régime à démocratiser la société et la réformer dans le sens d'une plus grande justice sociale : le réalisme social a gagné les faveurs du nouveau pouvoir.

Le 14 juillet 1880, le pouvoir commémore la première édition de la Fête Nationale. Aussi Jules Ferry, ministre de l'Instruction publique et des beaux-arts, demande à Roll de représenter le versant populaire de l'événement. Il réussit à illustrer le mouvement de la multitude tout en individualisant les personnages de telle manière que tous les types sociaux soient reconnaissables. En 1889, l'Etat lui demande d'immortaliser la fête du Centenaire des Etats-Généraux au bassin de Neptune de Versailles, et, en 1896 la visite en France de l'Empereur russe Nicolas II, venu à Paris assister à la pose de la première pierre du pont Alexandre III.

La Troisième République souhaite parer dignement les palais de la République et d'affirmer aux yeux du peuple les valeurs fondatrices de la Nation et de ses institutions. Roll participe à l'élaboration d'un nouveau vocabulaire formel et ornemental qui célèbre la gloire d'une France démocratique et industrielle. Si l'affirmation républicaine se fait ici moins militante, Roll continue de célébrer le culte des grands hommes, la force du travail dans *Art, mouvement, travail, lumière* (1905) à l'Hôtel de Ville, dans *Le Triomphe de la République* (1913), *Poésie-Drame* (1914) et *La Musique fantastique, glorification de Berlioz* (1917) au Petit Palais, mais dans l'esprit d'une entreprise de séduction profane et de plaisir pictural.

Pour autant, Roll n'est pas un peintre officiel, mais un peintre républicain : « Roll, un artiste qui a su le mieux, avec Dalou, incarner l'esprit républicain ». La III^e République n'a pas défini d'esthétique officielle : elle s'est trouvée en phase avec les sujets et l'esthétique naturalistes. Elle n'a pas délibérément favorisé le naturalisme social au détriment de la peinture académique ou de l'impressionnisme. Elle a fait appel au peintre naturaliste qu'était Roll parce qu'il était le mieux à même de commémorer des événements modernes. Roll fréquentait le monde politique comme un peintre qui passe de longues heures avec les modèles qu'il portait pour les deux grandes compositions que sont *Le Centenaire* et *Le Pont Alexandre III*.

Mais quelle qu'ait été son étiquette, sa postérité est bien ingrate. Il faut bien admettre qu'après sa disparition, Roll est tombé dans l'oubli. Déjà au tournant du siècle, il incarnait la grande figure un peu dépassée. L'exposition du musée des beaux-arts de Bordeaux rend compte avec bonheur de l'étendue des collections publiques qui détiennent une œuvre de Roll. Il reste à espérer que l'exposition permettra aussi de réhabiliter un peintre si important dans le mouvement des arts.



22 – Alfred Philippe Roll (1846-1919)
Louise Cattell nourrice
Huile sur toile, 188 x 106,5 x 9 cm
Lille, Palais des Beaux-Arts

Biographie d'Alfred Smith et d'Alfred-Philippe Roll

1846

Naissance de Roll à Paris le 1^{er} mars. Le père d'Alfred Roll, qui se trouvait à la tête d'une florissante maison d'ameublements du faubourg Saint-Antoine, pensait associer son fils à ses affaires en le destinant à une carrière de dessinateur ornemaniste et, dans cette intention, lui fit enseigner le dessin au point de vue industriel et décoratif par Liénard, ornemaniste. Dans son atelier, il se prit d'amitié pour Dalou. Il fit à ce moment, la connaissance d'André Rixens, puis il s'initia à la peinture de paysage avec Harpignies.

1854

Naissance à Bordeaux, le 30 Juillet, d'André Alfred Smith de Strasbourg.

1869

Le père de Smith abandonne le domicile familial : il part faire fortune aux États-Unis où il fondera une nouvelle famille, d'après la rumeur familiale. A quinze et seize ans, Alfred et son frère aîné Emmanuel se retrouvent soutiens de famille.

1870

Smith poursuit des études au Lycée de Bordeaux, avant de travailler dans une banque comme commis d'agent de change.

A 24 ans, Roll est admis à exposer deux paysages au Salon, Environs de Baccarat et Le soir. Pendant la guerre franco-allemande, il interrompit ses études et fut officier de mobiles. Il décide ensuite de parachever sa formation de peintre : il entre à l'école des beaux-arts dans l'atelier de Gérôme, mais le quitte pour celui de Bonnat.

La guerre franco-prussienne avait fait de la ville une position de repli : Emile Zola et Edouard Manet arrivent dans une ville dynamisée et fébrile.

1874

Venue d'Eugène Boudin à Bordeaux : il peint une série de vues du port et des quais. Emile Zola, dont le souvenir du ciel de Guyenne était sans doute plus précis, demeura, au contraire, sous le charme de ces vues de Bordeaux « d'un gris argentin, si vrai et si doux. »

1877

Première exposition d'œuvres de Smith au Salon de la Société des amis des arts de Bordeaux : à compter de cette date, il exposera chaque année au moins un tableau, jusqu'à sa mort en 1936. En 1877, le catalogue du salon indique que son maître est Pradelles.

Roll reçoit une médaille pour l'inondation dans la banlieue de Toulouse, acheté par l'Etat.

1879

Mariage de Roll avec Marie Louise Frédérique Porcher. Elle est veuve et a un fils, André Manaut. Roll a eu un fils naturel, Henri Roll, né le 25 décembre 1872, qu'il a reconnu à l'état civil sans le nom de la mère. Marie lui donne un fils, Marcel Roll, le 25 octobre 1881.

1880

Smith participe pour la première fois au Salon des artistes français. Il fréquente alors l'atelier de Léonce Chabry. Roll est élu au comité chargé d'organiser le Salon des Artistes Français. Il y expose Grève des mineurs, l'œuvre sociale la plus engagée, qui a été acquis par l'Etat et qui fut exposé à l'exposition universelle de 1889.

1881

Roll fait partie du jury du Salon des Artistes. « Ce fut cette année là qu'on donna, enfin, une seconde médaille à Manet (pour le portrait de Pertuiset chasseur de lions). Quelques membres se montraient scandalisés. Bouguereau défiait ses jeunes confrères : aucun d'eux, disait-il, n'oserait attacher au cadre du tableau la pancarte attestant la récompense. Roll, sans hésiter, prit la pancarte et l'attacha au cadre ».

1882

Roll est membre fondateur de la Société des Artistes Français, chargée d'organiser le salon du même nom. Roll a fait partie du jury d'admission, réélu tous les ans jusqu'en 1889.

Il expose au salon Le 14 juillet 1880, tableau patriotique et républicain qui peint la joie de la fête nationale.

1883

Smith entre dans l'atelier d'Amédée Baudit.

Roll est fait Chevalier de la Légion d'honneur le 13 juillet.

1884/1890

Smith commence à être reconnu : il reçoit des médailles au Salon de Versailles, au Salon de Nice, au Salon des Artistes Français, à l'exposition universelle de Paris, à l'exposition internationale des beaux-arts de Madrid, etc. ; l'Etat achète ses tableaux.

1885

Roll expose au salon Le travail, chantier de Suresne, qui continue à exploiter la veine réaliste et sociale.

1889

Roll est promu Officier de la Légion d'honneur le 29 octobre 1889, et membre du jury dans la section peinture de l'exposition universelle la même année.

1890

Roll n'est pas demeuré étranger au groupe protestataire qui, Meissonier en tête, se sépara de la Société des Artistes Français. Il fut ainsi un des membres fondateurs de la Société Nationale des beaux-arts qui, avec Puvis de Chavannes, Carolus Duran, Besnard, Dalau, Rodin, Bracquemond Carrière, se détache de la Société des Artistes Français, jugée trop conservatrice ; il en a été élu président. C'est à cette époque que commence sa grande carrière officielle au service de la III^e République : on lui commande un tableau pour commémorer le centenaire de 1789, de contribuer au décor de l'Hôtel de ville de Paris, au décor des salles de la Sorbonne (1908), et enfin des plafonds du Petit Palais (1913-1914).

En 1890, Smith a quitté la Société des artistes français pour être l'un des premiers sociétaires de la Société nationale des beaux-arts constituée à l'initiative de son ami Roll.

1891

Alfred Roll peint Cheval au repos pour la vente au profit de la famille de John-Lewis Brown qui vient de mourir, et, en 1899, et une étude pour la vente au profit des enfants de Sisley.

1892

Roll devient membre du conseil supérieur de l'enseignement des beaux-arts.

1893

Smith, en maître de cérémonie, reçoit Roll à Bordeaux et organise en son honneur un grand banquet officiel dans les salons de l'hôtel de Bayonne. Tout le gotha de l'art bordelais est rassemblé, trente convives parmi lesquels critiques, collectionneurs et fine fleur des paysagistes girondins avec le maître Auguin en tête.

1894

Smith ouvre un cours de dessin à Bordeaux.

1896

Roll fait un voyage en Russie pour faire le portrait de l'empereur.

1896/1897

Premiers voyages de Smith à Venise au cours de l'hiver 1896-1897 d'où il ramène une série de toiles. Il y participe à l'Exposition Internationale. Le Roi Humbert achète Les Quais de Bordeaux, le matin pour le Musée d'Art Moderne de Venise. Il est fait Officier de la Couronne d'Italie.

1898

Décès de la femme de Roll, Marie, le 21 mars, d'une longue maladie.

1899

Alfred Smith épouse Catherine Philippine Joséphine Poix, une veuve, le 27 décembre à Lyon où il s'installe. Roll devient président de la section de peinture de la SNBA. Il présente Portrait du peintre Alfred Smith au Salon des Amis des Arts de Bordeaux.

1900

Roll reçoit le Grand Prix à l'Exposition universelle de 1900. Il est promu commandeur de la Légion d'honneur.

1901

Smith déménage à Paris et disparaît du jury de la Société des amis des arts de Bordeaux, mais devient membre correspondant à Paris et souscripteur de la S.A.A. de Bordeaux.

1904

Roll épouse en seconde noce Henriette Daux, le 15 février. Parmi les témoins du mariage, on trouve Emmanuel Damoye « peintre », Ferdinand Hérold « homme de lettre ».

1905

Roll devient président de la SNBA, en remplacement de Carolus Duran. L'artiste déploie une grande activité au service de la « Nationale », notamment en faveur des jeunes peintres débutants.

1912

Smith quitte la Société Internationale de Peinture et de Sculpture pour entrer à la Société Moderne, où il expose chaque année aux côtés d'Eugène Alluaud et de Paul Madeline, qui lui conseillent le voyage à Crozant.

1913

Roll est fait Grand-Officier de la Légion d'honneur.

1914

Smith envoie aux salons de Bordeaux et de Paris des tableaux sur la Creuse. Il écrit à Roll une lettre dans laquelle il lui fait part de ses doutes quant à sa recherche picturale qu'il entreprend à partir de sa découverte de la Creuse.

1915

Smith participe à l'Exposition Universelle de San Francisco, la Panama Pacific International Exposition.

1919

Alfred Roll décède à Paris le 27 Octobre 1919, à l'âge de 73 ans.

Smith fut son exécuteur testamentaire. Roll lui légua l'un de ses pastels et un bronze de Barye.

1920/1922

Smith réside, durant les mois d'été et d'automne, avec sa femme dans une maison qu'il loue à l'entrée du village de Crozant.

1930

Parution de la biographie de Smith rédigée par Louis Mirande : Alfred Smith, le peintre de Crozant. Il participe à l'unique exposition des peintres de l'École de Crozant : Les Maîtres de la Creuse, à Paris, à la salle des Champs-Élysées.

1931

Grande rétrospective de l'œuvre de Roll au Petit Palais de mars à avril. « Il a pu peindre des nus adorables, des fêtes officielles, des fleurs, des décorations enivrées de joie païenne ; il a pu chanter l'amour, le luxe, la jeunesse, la joie de vivre ; mais il a compris, aimé, exprimé les vagabonds, les pauvresses, les ouvriers, les sinistrés, les vaincus de l'existence, les résignés et les révoltés. Il leur a fait de la place, il les a imposés... ».

1935

Mort de la femme de Smith, Catherine, en septembre. Il présente une rétrospective de son œuvre (33 toiles) à la Galerie A. J. Rotgé, à Paris.

1936

Smith décède le 3 novembre à l'âge de 82 ans. Il est enterré à Lyon.



31 – photo de Roll dans son atelier
Anonyme, Collection particulière